

## VALEUR ET FONCTIONNEMENT: NOUVEAUTÉ, ENJEUX ET FÉCONDITÉ DE LA DÉFINITION SAUSSURIENNE DE LA LANGUE OU DE L'ACTUALITÉ SCIENTIFIQUE DE SAUSSURE

Recebido em 25/07/2008

Aceito em 02/12/2008

Anne-Gaëlle Toutain\*

**Résumé:** Cet article propose une analyse du concept saussurien de valeur en tant qu'il est constitutif de la nouveauté et de la radicalité de la définition saussurienne de la langue comme fonctionnement, ainsi que des implications d'une telle définition pour la linguistique, et plus largement pour l'appréhension de l'humain dans sa dimension d'être parlant. Nous essayons ainsi de montrer que la définition saussurienne de la langue permet une rupture avec la problématique traditionnelle des rapports son/sens, et corrélativement une théorisation du fait linguistique dont son et sens, en tant que linguistiques, apparaissent comme les effets. Il nous semble par ailleurs possible de poser qu'une telle définition, qui implique une fondamentale négativité des unités linguistiques, oblige à prendre acte d'une irrémédiable dualité de la linguistique, à la fois scientifique et empirique, linguistique proprement dite et idiologie. Enfin, nous essayons, à travers une brève présentation de la théorie de la psychose du psychanalyste Alain Manier, de mettre en évidence la fécondité de la définition saussurienne de la langue pour la psychanalyse, illustrant ainsi un pan important de l'actualité scientifique de Saussure : l'existence, grâce à sa théorie, d'un objet constitué en tant que linguistique, et ainsi objectivable pour d'autres sciences.

**Mots clés:** négativité; théorisation; problématique; idiologie; psychose.

Le concept de *valeur* est un concept central dans la linguistique saussurienne, ainsi qu'il apparaît à la lecture de l'ensemble du corpus saussurien de linguistique générale. Ce concept est en outre, à notre avis, un concept extrêmement important dans l'histoire de la linguistique. Il nous semble en effet qu'il est constitutif de la nouveauté et de la radicalité de la définition saussurienne de la langue, définition qui constitue une réelle *rupture* (au sens bachelardien) dans le développement des théories du langage en ce qu'elle institue une linguistique consciente de son objet. Cette rupture, cependant, a été globalement obliérée par la linguistique ultérieure, et notamment par le

\* Paris IV-Sorbonne. E-mail: annegaelletoutain@yahoo.fr.

structuralisme européen, et ce fait n'est certainement pas anodin. Il nous semble au contraire qu'une telle oblitération tient à la nature très particulière de l'objet de la linguistique, la *langue*, nature particulière que permet précisément de cerner la définition saussurienne de la langue, nous conviant par là même à une réflexion épistémologique sur le statut, la nature et le champ d'extension de la linguistique. C'est en ce sens, déjà, que l'on peut parler d'*actualité scientifique* de Saussure : il importe en effet, selon nous, de prendre la mesure de la définition saussurienne de la langue et d'en tirer les conséquences relativement à la science linguistique. Mais par ailleurs, il nous semble que ces conséquences ont trait également, et notamment, aux rapports de la linguistique et de ses entours, celles des sciences de l'humain qui ont, tout comme la linguistique, mais par un autre biais, affaire au langage. Or, la définition saussurienne de la langue a déjà montré sa fécondité dans l'une de ces sciences, la psychanalyse, qui a affaire au langage par le biais du locuteur. Nous faisons ici référence, non pas à Jacques Lacan, dont il nous semble qu'il n'a jamais réellement lu Saussure, mais à Alain Manier, psychanalyste et théoricien français de la psychose, dont l'œuvre nous a intéressée en ce qu'elle a été élaborée à partir d'une véritable lecture et d'une véritable utilisation de la théorie saussurienne de la langue. On touche ici à un second pan de l'*actualité scientifique* de Saussure et de la fécondité de la théorie saussurienne de la valeur : l'élaboration d'un *concept* de langue et la définition d'un objet *langue* qui soit, par sa constitution en tant que *spécifiquement linguistique* et sa *définition* même, *objectivable* pour d'autres sciences.

C'est cette actualité scientifique de Saussure, tant pour la linguistique que pour la psychanalyse – ces deux pans étant corrélatifs –, ainsi que cette *rupture* que constitue la définition saussurienne de la langue, dont le concept de *valeur* est un élément nodal, que nous voudrions tenter de mettre en évidence ici. Dans cette perspective, nous essaierons tout d'abord de cerner les implications du concept saussurien de *valeur* relativement à la définition de la langue, et nous verrons ainsi que ce concept implique avant tout une fondamentale *négativité* des unités linguistiques (1), *négativité* qui implique elle-même une définition de la langue comme *fonctionnement* (2). Nous tenterons ensuite de mettre en évidence la problématique nouvelle qu'introduit une telle définition, ainsi que les enjeux de cette définition pour la linguistique en tant que science (3), avant de présenter rapidement la théorie de la psychose d'Alain Manier, élaborée notamment à partir de la définition saussurienne de la langue (4).


## 1- Concept de *valeur* et radicale *négativité* des unités linguistiques

Nous partirons ici de ce passage de « De l'essence double du langage » :

« Nous n'établissons aucune différence sérieuse entre les termes *valeur*, *sens*, *signification*, *fonction* ou *emploi* d'une forme, ni même avec *l'idée* comme *contenu* d'une forme ; ces termes sont synonymes. Il faut

reconnaître toutefois que *valeur* exprime mieux que tout autre mot l'essence de la langue, à savoir qu'une forme ne *signifie* pas, mais *vaut* : là est le point cardinal. Elle *vaut*, par conséquent elle implique l'existence d'autres valeurs. » (Saussure, 2002, p. 28)

La synonymie que Saussure établit ici entre les sept termes *valeur*, *sens*, *signification*, *fonction*, *emploi*, *idée* et *contenu* pointe vers la première dimension constitutive du concept saussurien de *valeur*, celle du rapport vertical entre *son* et *idée*, rapport vertical qui est le donné premier de toute langue et de toute appréhension du langage. Saussure pose cependant, et c'est là la radicale nouveauté de son concept de *valeur*, que précisément, malgré son apparente évidence, ce rapport vertical n'est pas premier dans la langue. On lit en effet dans les notes de Constantin du troisième cours :

« Le schéma  n'est donc pas initial dans la langue. » (Saussure, 1993, p. 140)

et de même un peu plus haut :

« Si l'on revient maintenant à la figure qui représentait le signifié en regard du signifiant [...] on voit qu'elle a sans doute sa raison d'être, mais qu'elle n'est qu'un produit secondaire de la valeur.<sup>1</sup> » (Saussure, 1993, p. 139)

Et de fait, comme il apparaît clairement dans le passage de « De l'essence double du langage » dont nous sommes partis, la notion de *valeur* introduit celle de *système*, c'est-à-dire la dimension de la *délimitation réciproque des unités*, qui est la seconde dimension constitutive du concept saussurien de *valeur*. On lit ainsi dans les notes de Constantin du troisième cours :

« Il y a deux éléments formant la valeur. La valeur est déterminée 1°) par une chose dissemblable qu'on peut échanger [...] et 2°) par des choses similaires qu'on peut comparer [...] Il faut ces deux éléments pour la valeur. Par exemple une pièce de 20 francs. Il entre dans sa valeur une chose dissemblable que je peux échanger (par exemple livres de pain), 2°) la comparaison de la pièce de 20 francs avec pièces d'un franc et de deux francs, etc. ou pièces de valeur similaire (guinée).

La valeur est à la fois la contrepartie de l'un et la contrepartie de l'autre. Jamais on ne pourra trouver la signification d'un mot en ne considérant que chose échangeable, mais on est obligé de comparer la série <similaire> de mots comparables. On ne peut prendre les mots isolément. C'est ainsi que le système <d'où procède le terme> est une des sources de la valeur. C'est la somme des termes comparables par opposition à l'idée échangée.

<sup>1</sup> Voir encore quelques lignes plus bas : « Le schéma qui va du signifié au signifiant n'est pas un schéma primitif. » (Saussure, 1993, p. 140-141).

La valeur d'un mot ne sera jamais déterminée que par le concours des termes coexistants qui le limitent ; <ou pour mieux appuyer sur le paradoxe relevé :> ce qui est dans le mot n'est jamais déterminé que par le concours de ce qui existe autour de lui. (Ce qui est dans le mot, c'est la valeur.)<sup>2</sup> » (Saussure, 1993, p. 135-136)

Le concept saussurien de *valeur* pose ainsi l'équivalence des deux rapports *vertical* et *horizontal* que sont le *valoir pour* et le *valoir par*, l'identité des deux faces de la valeur. On lit ainsi, toujours dans les notes de Constantin du troisième cours :

« Voici le paradoxe, en langage baconien "la caverne" contenant un piège : c'est que la signification qui nous apparaît comme la contrepartie de l'image auditive est tout autant la contrepartie des termes coexistants dans la langue. [...] La signification comme contrepartie de l'image et la signification comme contrepartie des termes coexistants se confondent. » (Saussure, 1993, p. 135)

et de même dans les notes préparatoires pour le troisième cours :

« *Valeur* est éminemment synonyme à chaque instant de terme situé dans un système de termes similaires, de même qu'il est éminemment synonyme à chaque instant de chose échangeable. [...] Prenant la chose échangeable d'une part, de l'autre les termes co-systématiques, cela n'offre aucune parenté. C'est le propre de la *valeur* de mettre en rapport ces deux choses. Elle les met en rapport d'une manière qui va jusqu'à désespérer l'esprit par l'impossibilité de scruter si les deux faces de la valeur diffèrent par elles ou en quoi. La seule chose indiscutable est que la valeur va dans ces deux axes, est déterminée selon ces deux axes concurremment [...] Il n'est pas absolument important de s'apercevoir que les *similia* à leur tour sont chacun naturellement pourvus de leur *dissimile* [...]

Au contraire c'est ce tableau final et banal qui fait ressembler la valeur à une chose qui voit sa règle en elle, en laissant supposer faussement quelque réalité absolue.

[...]

Le rapport *simile* : *dissimile* est une chose parfaitement différente du rapport *simile* – *similia*, et ce rapport est néanmoins insaisissablement et jusqu'au tréfonds de la notion de valeur. » (Saussure, 2002, p. 335-336).

Une telle équivalence du *valoir pour* et du *valoir par* implique une fondamentale *négativité* des éléments linguistiques, qui n'ont d'autre existence que d'être *différents* et ainsi *délimités*. Ainsi lit-on dans les notes de Constantin du troisième cours :

---

<sup>2</sup> Voir également Saussure, 1972, p. 159-160. Mais la rédaction des éditeurs nous semble, en ce qui concerne la fin du paragraphe, maladroite, dans la mesure où elle atténue fortement la radicalité de la proposition saussurienne.

« On peut exprimer autrement encore ce que nous avons dit en groupant autour du terme *valeur*, en posant ce principe : il n'y a dans la langue (c'est-à-dire dans un état de langue) que des différences. Différence implique pour notre esprit deux termes positifs entre lesquels s'établit la différence. <Mais le paradoxe est que :> Dans la langue, il n'y a que des différences sans termes positifs. Là est la vérité paradoxale. [...]

[...]

Il n'y a pas à proprement parler des signes mais des différences entre les signes.

[...]

<Il n'y a que des différences ; pas le moindre terme positif.>

[...]

Le jeu des signifiants est fondé sur différences.

De même pour les signifiés il n'y a que des différences qui seront conditionnées par les différences de l'ordre acoustique.<sup>3</sup> (Saussure, 1993, p. 141-142).

Le concept saussurien de *valeur* est ainsi constitutif d'une définition de la langue comme *système de valeurs purement oppositives, relatives, négatives*, pour reprendre les termes que Saussure utilise dans le premier cours:

« La véritable manière de se représenter les> éléments phoniques d'une langue <ce n'est pas de les considérer> comme des sons ayant une valeur absolue, mais <avec une valeur purement> oppositive, relative, négative. » (Saussure, 1996, p. 116)

et que l'on trouve également dans « De l'essence double du langage » : « (Proposition x.) Considérée à n'importe quel point de vue qui veuille tenir compte de son essence, la langue consiste, non dans un système de valeurs absolues ou positives, mais dans un système de valeurs relatives et négatives, n'ayant d'existence que par l'effet de leur opposition.<sup>5</sup> » (Saussure, 2002, p. 80).

Saussure pose donc que les unités de la langue ne sont aucunement *positives* et *délimitées d'avance*, comme pourrait le laisser supposer ce rapport vertical qui est le donné premier de la langue, mais au contraire *négatives* et

---

<sup>3</sup> Voir aussi Saussure, 1972, p. 162-166.

<sup>4</sup> Aussi les éditeurs parleront-ils, dans une formule devenue célèbre, de *valeurs pures*. Voir dans le *Cours de linguistique générale* : « [...] la langue est un système de valeurs pures que rien ne détermine en dehors de l'état momentané de ses termes » (Saussure, 1972, p. 116).

<sup>5</sup> Voir également, toujours dans « De l'essence double du langage » : « [...] nous persistons à dire que la langue ne s'alimente dans son essence que d'oppositions, d'un ensemble de valeurs parfaitement négatives et n'existant que par leur contraste mutuel. » (Saussure, 2002, p. 71), « (Proposition n° 5.) Considérée à n'importe quel point de vue, la langue ne consiste pas en un ensemble de valeurs *positives* et *absolues* mais dans un ensemble de valeurs *négatives* ou de valeurs *relatives* n'ayant d'existence que par le fait de leur opposition. » (Saussure, 2002, p. 77).

*différentielles*. Autrement dit, la langue, pour Saussure, est constitutive des unités linguistiques non seulement en tant que celles-ci sont des unités *doubles*, mais également dans leur existence même en tant qu'*unités*, c'est-à-dire en tant qu'elles sont *distinctes*, ou encore *délimitées*. Autrement dit encore, et l'on retrouve ici l'équivalence des deux rapports *vertical* et *horizontal*, la *combinaison* du *son* et du *sens* est *en même temps délimitation d'unités*. Réciproquement, il n'y a *délimitation* d'unités que dans la mesure où il y a *combinaison* des deux ordres du *son* et du *sens*. Ce point est très clair dans « De l'essence double du langage », où l'on peut lire:

« Il n'y a pas *la* forme et une idée correspondante ; il n'y a pas davantage *la* signification et un signe correspondant. Il y a *des* formes et *des* significations possibles (nullement correspondantes) ; il y a même seulement en réalité des *différences* de formes et des *différences* de significations ; d'autre part chacun de ces ordres de *différences* (par conséquent de choses déjà négatives en elles-mêmes) n'existe comme différences que grâce à l'union avec l'autre. » (Saussure, 2002, p. 42-43).

Le *concept* saussurien de *valeur* permet donc de dépasser le constat premier du donné qu'est le rapport *vertical* de la *signification* ou de l'appariement du *son* et du *sens*, en postulant une fondamentale *négativité* des unités de langue. On voit cependant, à la lecture du dernier passage cité, et comme il ressort de nos gloses tout juste précédentes, qu'une telle *négativité* implique en elle-même une perspective que l'on qualifiera provisoirement de *dynamique*, puisqu'elle est une prise de position sur la *constitution* des unités. Un rapide examen de la corrélativité des deux concepts de *valeur* et d'*arbitraire du signe* nous permettra d'approfondir ce point. Cette *négativité* des unités de langue repose elle-même, en effet, sur le principe de l'*arbitraire du signe*. De fait, si on lit dans le *Cours de linguistique générale*:

« [...] le choix qui appelle telle tranche acoustique pour telle idée est parfaitement arbitraire. Si ce n'était pas le cas, la notion de valeur perdrait quelque chose de son caractère, puisqu'elle contiendrait un élément imposé du dehors. Mais en fait les valeurs restent entièrement relatives, et voilà pourquoi le lien de l'idée et du son est radicalement arbitraire. » (Saussure, 1972, p. 157)

on sait pourtant<sup>6</sup> que les sources donnent:

« **Mais les valeurs restent parfaitement relatives** parce que **le lien est parfaitement arbitraire**.<sup>7</sup> » (Saussure, 1967, p. 254)

---

<sup>6</sup> Voir la note 228 de Tullio de Mauro, dans son édition critique du *Cours de linguistique générale* (voir Saussure, 1972, p. 464). Mais puisque ce contrat est parfaitement arbitraire, les valeurs seront parfaitement relatives. » (Saussure, 1993, p. 138).

<sup>7</sup> La formulation est due à Dégallier. On lit dans les notes de Constantin du troisième cours:

Il est intéressant de comparer ces deux formulations du lien existant entre *négativité* (ou *relativité*) et *arbitraire*, dans la mesure où une telle comparaison permet de mieux cerner la radicalité de la proposition saussurienne. Il faut noter, en effet, que faire dépendre, comme le font les éditeurs, l'arbitraire du signe de la relativité des valeurs, c'est envisager la langue comme un appariement du son et du sens d'un type particulier : fondamentalement arbitraire et *préservé comme tel* par la relativité des valeurs. En revanche, poser, comme le fait Saussure, que la relativité des valeurs repose sur l'arbitraire du signe, c'est poser la signifiante propre à la langue comme *purement linguistique*, sans ancrage d'aucune sorte dans le monde, ou encore instituer le linguistique comme *ordre propre, cause et origine* de la signification. C'est ce qui apparaît de manière très nette dans les « Notes pour un article sur Whitney », où l'on peut lire:

« A ce que nous osons dire, la loi tout à fait finale du langage est qu'il n'y a jamais rien qui puisse résider dans *un* terme (par suite directe de ce que les symboles linguistiques sont sans relation avec ce qu'ils doivent désigner), que *a* est impuissant à rien désigner sans le secours de *b*, celui-ci de même sans le secours de *a* ; ou que tous deux ne valent donc que par leur réciproque *différence*, ou qu'aucun ne vaut, même par une partie quelconque de soi (je suppose "la racine", etc.), autrement que par ce même plexus de différences éternellement négatives. On s'étonne. Mais où serait en vérité la possibilité du contraire ? Où un seul instant le point de raisonnement positif dans tout le langage puisqu'il n'y a point d'image vocale qui réponde plus qu'une autre à ce qu'elle est chargée de dire ? C'est l'évidence absolue, même a priori, qu'il n'y aura jamais un seul fragment de langue qui puisse être fondé sur autre chose, comme principe ultime, que sa non-coïncidence, ou sur le degré de sa non-coïncidence, avec le reste ; la forme positive étant indifférente, jusqu'à un degré dont nous n'avons encore aucune idée après avoir appris cinq ou six langues où [ ] car ce degré est entièrement égal à zéro. » (Saussure, 2002, p. 218-219)

de même qu'encore une fois dans les notes de Constantin du troisième cours:

« Le signifié seul n'est rien, il se confond dans une masse informe. De même pour le signifiant.

---

« Non seulement ces deux domaines entre lesquels se passe le fait linguistique sont amorphes, <mais le choix du lien entre les deux,> le mariage <(entre les deux)> qui créera la valeur est parfaitement arbitraire.

Sans cela, les valeurs seraient dans une certaine mesure absolues. <Si ce n'était pas arbitraire, il y aurait à restreindre cette idée de la valeur, il y aurait un élément absolu.>

Mais puisque ce contrat est parfaitement arbitraire, les valeurs seront parfaitement relatives. » (Saussure, 1993, p. 138).

Mais le signifiant <et> le signifié contractent un lien en vertu des valeurs déterminées qui sont nées de tant et tant <de coupures> qu'on peut faire dans la masse. Que faudrait-il pour <que> ce rapport <entre> le signifiant et le signifié fût donné en soi [?] Il faudrait avant tout que l'idée soit déterminée <par avance> et elle ne l'est pas. <Il faudrait avant tout que le signifié fût par avance une chose déterminée et elle ne l'est pas.>  
<C'est pourquoi> ce rapport [signifiant/signifié] n'est qu'une autre expression des valeurs prises dans leur opposition <(dans leur système)>. » (Saussure, 1993, p. 139).

Dans cette perspective, ainsi que nous allons à présent essayer de le montrer, le concept saussurien de *valeur* est constitutif d'une définition de la langue comme *fonctionnement*.

## 2- Définition de la langue comme *fonctionnement*

Le terme de *fonctionnement* apparaît à plusieurs reprises dans le *Cours de linguistique générale*, où il semble cependant être dû chaque fois aux éditeurs<sup>8</sup>. On trouve également, dans « De l'essence double du langage », deux occurrences du verbe *fonctionner* qui nous sembleraient utilisables pour notre propos:

« Malheureusement la façon de formuler les faits pour chacun de ces états de langue pris en eux-mêmes est jusqu'à présent éminemment *empirique*, ou bien, ce qui est beaucoup pire [*sic*], pervertie jusque dans le principe par l'immixtion soi-disant scientifique des résultats de l'histoire dans un système qui fonctionne, répétons-le, tout à fait indépendamment de l'histoire. » (Saussure, 2002, p. 46).

« [...] on aura beau couper à une langue ce qui faisait le meilleur de son organisation la veille, on verra le lendemain que les matériaux restants auront subi un arrangement logique dans un sens quelconque, et que cet arrangement est capable de fonctionner à la place de ce qui est perdu, quoique quelquefois dans un tout autre plan général. » (Saussure, 2002, p. 267).

---

<sup>8</sup> On relève ainsi les occurrences suivantes : « Pour se rendre compte que la langue ne peut être qu'un système de valeurs pures, il suffit de considérer les deux éléments qui entrent en jeu dans son fonctionnement : les idées et les sons. » (Saussure, 1972, p. 155/Saussure, 1967, p. 251), « L'ensemble des différences phoniques et conceptuelles qui constitue la langue résulte donc de deux sortes de comparaisons; les rapprochements sont tantôt associatifs, tantôt syntagmatiques; les groupements de l'un et de l'autre ordre sont, dans une large mesure, établis par la langue; c'est cet ensemble de rapports usuels qui la constitue et qui préside à son fonctionnement. » (Saussure, 1972, p. 176/Saussure, 1967, p. 290), « § 2. FONCTIONNEMENT SIMULTANÉ DES DEUX FORMES DE GROUPEMENTS. » (Saussure, 1972, p. 176/Saussure, 1967, p. 292), et « L'étymologie populaire n'agit donc que dans des conditions particulières et n'atteint que les mots rares, techniques ou étrangers, que les sujets s'assimilent imparfaitement. L'analogie est, au contraire, un fait absolument général, qui appartient au fonctionnement normal de la langue. Ces deux phénomènes, si ressemblants par certains côtés, s'opposent dans leur essence ; ils doivent être soigneusement distingués. » (Saussure, 1972, p. 241/Saussure, 1967, p. 370 et 402).



Mais quoi qu'il en soit<sup>9</sup>, ce terme nous semble profondément juste, dans la mesure où il cerne bien la spécificité de la définition saussurienne de la langue comme *découpage*, *division-combinaison* : *division* des deux masses amorphes de la pensée et du son en *unités*, *combinaison* de la pensée et du son en un *articulus*, les deux étant inséparables l'un de l'autre, dans la mesure où le « fait linguistique » consiste précisément dans cette *combinaison* qui est *en même temps délimitation d'unités*. Nous nous référons ici à ce passage bien connu du *Cours de linguistique générale* qui ouvre le quatrième chapitre de la deuxième partie, et qui suit de très près les notes d'étudiants<sup>10</sup>:

« Pour se rendre compte que la langue ne peut être qu'un système de valeurs pures, il suffit de considérer les deux éléments qui entrent en jeu dans son fonctionnement : les idées et les sons.

Psychologiquement, abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte. [...] Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. [...]

[...] La substance phonique n'est pas plus fixe ni plus rigide ; ce n'est pas un moule dont la pensée doive nécessairement épouser les formes, mais une matière plastique qui se divise à son tour pour fournir les signifiants dont la pensée a besoin. Nous pouvons donc nous représenter le fait linguistique dans son ensemble, c'est-à-dire la langue, comme une série de subdivisions contiguës dessinées à la fois sur le plan indéfini des idées confuses [...] et sur celui non moins indéterminé des sons [...]

Le rôle caractéristique de la langue vis-à-vis de la pensée n'est pas de créer un moyen phonique matériel pour l'expression des idées, mais de servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, dans des conditions telles que leur union aboutit nécessairement à des délimitations réciproques d'unités. La pensée, chaotique de sa nature, est forcée de se préciser en se décomposant. Il n'y a donc ni matérialisation des pensées, ni spiritualisation des sons, mais il s'agit de ce fait en quelque sorte mystérieux, que la "pensée-son" implique des divisions et que la langue élabore ses unités en se constituant entre deux masses amorphes. » (Saussure, 1972, p. 155-156).

Ce passage, tout comme les passages des notes d'étudiants qui en constituent la source, font bien apparaître cette perspective que nous avons qualifiée plus haut de *dynamique*, et qu'il nous semblerait plus juste de qualifier d'*étimologique*: il s'agit d'une « fiction théorique » qui envisage le moment de constitution de la langue afin de cerner la nature de celle-ci, les éléments constitutifs et les conditions du *fait linguistique*, et ainsi d'une certaine manière

---

<sup>9</sup> On rappellera ici, en effet, que Saussure n'a écrit à fins de publication aucun des textes sur lesquels on peut travailler en linguistique générale.

<sup>10</sup> Voir Saussure, 1967, p. 251-254, Saussure, 1997, p. 20-22 et Saussure, 1993, p. 137-139.

les *causes* de celui-ci. Cela est en soi significatif que pour cerner la nature de la langue, il faille envisager le « moment » – théorique – de la constitution de celle-ci. Et l'on peut rapprocher ce fait des remarques de Saussure concernant la question de l'origine, dont il affirme à plusieurs reprises la complète inanité. Citons, par exemple<sup>11</sup>, ce passage des notes de Riedlinger du deuxième cours:

« Le moment où l'on s'accorde sur les signes n'existe pas réellement, n'est qu'idéal ; et existerait-il qu'il n'entre pas en considération à côté de la vie régulière de la langue. La question de l'origine des langues n'a pas l'importance qu'on lui donne. <Cette question n'existe même pas> (question de la source du Rhône – puérile !) Le moment de la genèse n'est lui-même pas saisissable, on ne le voit pas. Le contrat primitif se confond avec ce qui <se> passe tous les jours dans la langue, <avec les conditions permanentes de la langue :> si vous augmentez d'un signe la langue vous diminuez d'autant la signification des autres. <Réciproquement : si, par impossible, on n'avait choisi au début que deux signes toutes les significations se seraient réparties sur ces deux signes. L'un aurait désigné une moitié des objets et l'autre, l'autre moitié.> Le moment de l'accord n'est pas distinct des autres et en s'occupant de lui on laisse de côté l'essentiel. » (Saussure, 1997, p. 11-12)

ou encore celui-ci, que l'on trouve dans les « Notes pour un livre de linguistique générale » :

« 3299 147 ORIGINE DU LANGUAGE: Inanité de la question pour qui prend une juste idée de ce qu'est un système sémiologique et de ses conditions de *vie*, avant de considérer ses conditions de genèse, p. 000. Il n'y a aucun moment où la genèse diffère caractéristiquement de la *vie* du langage, et l'essentiel est d'avoir compris la *vie*. » (Saussure, 2002, p. 228).

Il est clair, en effet, que si la langue est *découpage*, *combinaison*, *articulation* de la pensée par *fixation* sur une phonie elle-même délimitée par

---

<sup>11</sup> Voir également dans le *Cours de linguistique générale*: « [...] c'est une idée très fausse de croire qu'en matière de langage le problème des origines diffère de celui des conditions permanentes » (Saussure, 1972, p. 24), et dans les *Écrits de linguistique générale* (Nouveaux items) : « *Item*. Quelle question d'origine ? – Origine de la langue.

Rien ne prouve mieux la nullité de toute recherche sur l'origine de la langue. Mais sur cette question, il ne faut pas se borner aux constatations négatives.

Ce qui prouve l'absence d'une question philosophique de l'origine de la langue, CE N'EST PAS UN FAIT NÉGATIF, c'est le fait positif que dès le premier moment un signe ne vaut [...] que si [ ] *Item*. Regarder la langue et se demander à quel moment précis une telle chose a "commencé" est aussi intelligent que de regarder le ruisseau de la montagne et de croire qu'en remontant on trouvera l'endroit précis où il a sa source. Des *choses sans nombre établiront* qu'à tout moment le RUISSEAU existe pendant qu'on dit qu'il naît, et que réciproquement il ne fait que naître pendant qu'on [ ]

On peut discuter éternellement sur cette *naissance*, mais son plus grand caractère c'est d'être parfaitement le même que celui de la croissance. » (Saussure, 2002, p. 93-94).

cette fixation même, alors il n'y a plus de différence entre sa *constitution* et son *fonctionnement*, et c'est pourquoi le problème de l'origine du langage perd toute sa pertinence. Dès lors, *il y a langue ou il n'y a pas langue*, selon que le fonctionnement est advenu ou non.

La dimension du *fonctionnement* apparaît très clairement dans les développements sur la synonymie que l'on trouve dans « De l'essence double du langage<sup>12</sup> », et dont on citera ici le passage suivant, « corollaire » (Saussure, 2002, p. 77) de la « proposition 5 » citée plus haut:

« La "synonymie" d'un mot est en elle-même infinie, quoi qu'elle soit définie par rapport à un autre mot.

En effet, il n'y a jamais comme donnée première qu'une barrière négative entre le contenu de tel signe et le contenu de tel autre : de telle manière que toute idée nouvelle qui viendra se présenter trouvera place aussitôt ou sous le premier signe ou sous le second (si elle entre dans tous les deux, c'est qu'il y a opposition avec un troisième ou quatrième signe coexistant). » (Saussure, 2002, p. 77)

On lisait de même un peu plus haut cette formulation très suggestive:

« Ainsi l'existence des faits matériels est, aussi bien que l'existence des faits d'un autre ordre, indifférente à la langue. Tout le temps elle s'avance et se meut à l'aide de la formidable machine de ses catégories négatives, véritablement dégagées de tout fait concret, et par là même immédiatement prêtes à emmagasiner une idée quelconque qui vient s'ajouter aux précédentes. » (Saussure, 2002, p. 76).

C'est également à la dimension du *fonctionnement* que renvoie le jeu des rapports syntagmatiques et associatifs qui constitue le *mécanisme* de la langue. Le jeu des rapports associatifs et syntagmatiques est en effet le jeu de la perception des différences par la conscience<sup>13</sup>, perception qui est le

---

<sup>12</sup> Elle est très nette en réalité dans l'ensemble du paragraphe 27, « De l'essence » (Saussure, 2002, p. 76-81), auquel appartient ce développement. Elle apparaît également, dans la logique du rejet de la question de l'origine, dans certains développements relatifs au « facteur temps », tel celui-ci, que l'on trouve dans les « Notes pour un livre de linguistique générale » : « Deux signes par altération phonétique se confondent: l'idée, dans une mesure déterminée (déterminée par l'ensemble des autres éléments), se confondra. Un signe se différencie par le même procédé aveugle; infailliblement il s'attache un sens à cette différence qui vient de naître. » (Saussure, 2002, p. 231).

<sup>13</sup> Voir, concernant ces notions de *perception* et de *conscience*, les propos de Saussure concernant la *conscience* comme critère de la réalité linguistique et le caractère *psychique* de la langue, parmi lesquels on peut citer, notamment: « [...] les deux éléments du mot sont [...] dans l'ordre spirituel; notre point de vue constant sera de dire que non seulement la signification mais aussi le signe est un fait de conscience pur. » (Saussure, 2002, p. 19), « *Grand principe* : ce qui est *réel* dans un état donné du langage, c'est ce dont les sujets parlants ont conscience, tout ce dont ils ont conscience et rien que ce dont ils peuvent avoir conscience. » (Saussure, 2002, p. 192), « Critère de ce qui est abstraction pure <et de ce

fonctionnement même de la langue en tant que domaine des divisions-combinaisons, dans une dynamique perpétuelle où « [l]a langue ne cesse d'interpréter et de décomposer les unités qui lui sont données<sup>14</sup> » (Saussure, 1972, p. 232). Ce jeu de la perception des différences apparaît très nettement dans les développements du premier cours sur les préfixes, tels qu'ils transparaissent des notes de Riedlinger:

« On peut remarquer que les préfixes qui nous ont servi d'exemple sont au plus haut point significatifs ; nous pourrions tomber sur d'autres qui le <sont> à un moindre degré ! Il y a inégalité dans la netteté de la valeur ; le degré de significativité <n'est pas> identique dans tous les cas. Ainsi à quel point existe un préfixe connu de la langue dans : *séparer*, *séduire*, *sélection* ? Ici il faut reconnaître en principe que nous ne sommes pas en face d'un <même> degré de netteté, <que nous n'avons pas la même facilité dans la> délimitation. La seule preuve absolue : <l'usage qui est fait <de ce préfixe> par l'analogie créatrice : jusqu'à quel point quelqu'un pourrait-il employer un sé- dans une nouvelle formation ? (A tout moment on place *re-* devant un mot ne l'ayant jamais eu !) Il se peut, en ce qui concerne un tel préfixe, qu'il n'ait aucun sens défini et que l'analyse en soit réduite à une <distinction> purement morphologique, <à la vague

---

qui est concret. A tout moment il est parlé du danger des abstractions. Pour se rendre compte de ce que c'est il faut un critère. Ce critère est dans la conscience de chacun.> Ce qui est dans le *sentiment* des sujets parlants, ce qui est ressenti à un degré quelconque c'est la signification et on pourra dire alors que le concret réel, pas du tout si facile que ça à saisir dans la langue = ce qui est ressenti, ce qui à son tour = ce qui est significatif à un degré quelconque. » (Saussure, 1997, p. 24). Voir également Saussure, 2002, p. 83, Saussure, 1996, p. 72 et Saussure, 1997, p. 49.

<sup>14</sup> La formule vient des notes de Riedlinger du premier cours. Voir Saussure, 1967, p. 386. On rappellera à ce point que les sphères associative et syntagmatique sont pensées par Saussure comme les deux sphères de la *valeur*. Voir par exemple, dans les notes de Constantin du troisième cours: « La valeur d'un mot ne vaut à tout moment que par rapport aux autres unités semblables. Le rapport <et la différence> des mots entre eux se déroule suivant deux ordres, dans deux sphères tout à fait distinctes: chacune de ces sphères sera génératrice d'un certain ordre de valeur et l'opposition <même> qu'il y a entre les deux rend plus claire chacune d'elles. Il s'agit de deux sphères ou de deux façons de coordonner les mots avec d'autres. » (Saussure, 1993, p. 128), ainsi que Saussure, 1993, p. 133 et Saussure, 1972, p. 170. On soulignera en outre que l'on reste, avec ces deux types de rapports, dans le champ de la négativité, comme en témoignent notamment le passage suivant de « De l'essence double du langage » : « Tout ce que représente pour l'esprit le signal maritime d'un drapeau rouge ou bleu procède, non de ce qu'il est, non de ce qu'on est disposé à y associer, mais exclusivement de ces deux choses: 1) de sa *différence* avec les autres signes figurant au même moment, 2) de sa *différence* avec les signes qui auraient pu être hissés à sa place, et à la place des signes qui l'accompagnent. Hors de ces deux éléments négatifs, si l'on se demande où réside l'existence positive du signe, on voit tout de suite qu'il n'en possède aucune, et que ces [ ] » (Saussure, 2002, p. 54), de même que celui-ci, extrait des notes de Riedlinger du deuxième cours: « Il y a des groupements de différences syntagmatiques et des groupements de différences associatives, mentales. Il n'y a dans la langue que des différences et pas de quantité positive. » (Saussure, 1997, p. 62).

conscience qu'il y a <là> un élément qu'on ne peut confondre avec d'autres catégories d'éléments. Ce préfixe> peut être reconnu par la langue plus ou moins nettement mais sans posséder de sens défini. Ainsi en allemand : *entziehen*, *entschlüpfen*, *entkommen* est une catégorie tout à fait semblable à celle de *re-* en français. *ent-* n'apparaît pas séparé, mais son degré de significativité, de clarté de forme <et> de sens est parfait. Une autre série : *ergeben*, *erlernen*, *erwarten*, *erziehen* appartient à un degré beaucoup plus bas dans la langue. Celle-ci a le sentiment que *er-* est du même ordre que *ent-* (en tout cas pas du même ordre que *geben*) sans qu'elle puisse lui donner le sens plein qu'aurait un mot séparé. <Ainsi> la langue peut avoir le sentiment de l'existence de ces préfixes à un degré très divers, <et c'est dans la mesure de ce sentiment qu'ils> ils sont une réalité pour la langue. » (Saussure, 1996, p. 73).

Il s'agit ici de fait, avec les *degrés de significativité*, de *degrés de perception d'une différence significative*, et il est bien question de *fonctionnement*. La question que pose Saussure est en effet la suivante : le préfixe *sé-* est-il une unité, c'est-à-dire, y a-t-il là une différence phonique à laquelle s'articule une différence conceptuelle?

La définition saussurienne de la langue, et c'est là selon nous sa radicale nouveauté est donc une définition de la langue comme *fonctionnement*<sup>15</sup>, celui de la *division-combinaison*, *fonctionnement* dont il nous reste à noter qu'il est *socialement réglé*<sup>16</sup>. Saussure pose en effet que toute valeur est *sociale*, que

<sup>15</sup> La dimension du *fonctionnement* apparaît également très clairement dans les développements sur l'*analogie*, qui d'après Saussure n'est en soi rien d'autre que le fonctionnement même de la langue, « un aspect du phénomène d'interprétation, une manifestation de l'activité générale qui distingue les unités pour les utiliser ensuite » (Saussure, 1972, p. 227-228 – la formule vient des notes de Riedlinger du deuxième cours; voir Saussure, 1967, p. 379 –), activité qui se manifeste cependant d'abord dans la *parole*, même si c'est en soi un fait de langue (voir par exemple Saussure, 1967, p. 375-376). Dans cette perspective, si la langue saussurienne est *fonctionnement*, on pourrait dire de la parole qu'elle est un *fonctionnement exécutif* et *individuel* de la langue, une mise en jeu *actuelle* du fonctionnement linguistique (voir notamment Saussure, 1997, p. 54-55, et Godel, 1957, p. 178-179).

<sup>16</sup> Il y a là selon nous une conséquence logique de la dimension de l'*arbitraire du signe*, comme l'ont bien noté les éditeurs: « A son tour, l'arbitraire du signe nous fait mieux comprendre pourquoi le fait social peut seul créer un système linguistique. La collectivité est nécessaire pour établir des valeurs dont l'unique raison d'être est dans l'usage et le consentement général; l'individu à lui seul est incapable d'en fixer aucune. » (Saussure, 1972, p. 157/Saussure, 1967, p. 255). En effet, si le signe est arbitraire, alors la *valeur* ne saurait avoir d'autre garant que la sanction sociale, d'autre fondement que la collectivité. Cette dimension du *fonctionnement socialement réglé* est bien mise en valeur par Claudine Normand (2000), qui écrit : « Avec le concept de *langue*, Saussure cherche à penser non plus une *fonction* mais un *fonctionnement*, celui qui, dans chaque cas spécifique, opère dans une communauté donnée; car l'étonnant n'est pas seulement que deux ordres jugés disparates, la pensée et le son, puissent ainsi se retrouver liés, et que le monde devienne intelligible par des mots – émerveillement de philosophe; on doit s'émerveiller tout autant du fait que ceux qui parlent, dans certaines conditions, se comprennent. » (Normand, 2000, p. 50).

toute valeur n'existe que *dans et par la collectivité*. Ainsi lit-on dans les notes de Patois du deuxième cours<sup>17</sup>:

« La valeur est difficile à définir, mais une fois qu'on envisage le système de signes comme un système de valeurs on verra que les éléments sont très complexes. La valeur est complexe de beaucoup de manières ; par exemple il y a les valeurs réciproques et donc quand on parle de valeur cette valeur n'est sanctionnée que par la force sociale.

On voit que le fait social seul créera ce qu'il y a dans la langue, dans un système sémiologique, car il n'existe de valeur en aucun ordre que de par la collectivité.

[...]

Quelle que soit la nature particulière de la langue au milieu des systèmes de signes, on aura fixé sa place quand on l'aura ainsi envisagée comme un système de valeurs. Pour trouver sa base il faudra toujours revenir dans le milieu social ; la collectivité est créatrice de la valeur qui n'existe pas avant et en dehors d'elle. » (Saussure, 1997, p. 117-118)

Cela posé, nous voudrions à présent essayer de mettre en évidence les enjeux d'une telle définition de la langue comme *fonctionnement socialement réglé*, pour ce qui concerne la linguistique, tout d'abord, puis, en second lieu, dans le domaine de la psychanalyse.

### **3- Rupture avec la problématique des rapports *son/sens* et dualité irréductible de la linguistique**

L'enjeu principal de la définition saussurienne de la langue comme *fonctionnement*, qui nous conduit à parler de *rupture* saussurienne, est celui de la rupture avec la problématique des rapports *son/sens* dans laquelle s'étaient inscrites jusque lors les différentes théories du langage, et dont il semble qu'elle constituait, en raison de son évidence même, un véritable *obstacle épistémologique*. Aux divers avatars du couple *son/sens*, tels *signe/signification*, *signe/objet* ou encore *mot/chose*, se substituent en effet chez Saussure les deux couples *pensée/phonie* et *signifiant/signifié* qui permettent de *théoriser* le rapport *son/sens*. A la question des rapports *son/sens* se substitue la question de l'articulation *pensée/phonie*, et au couple *son/sens*, renvoyant à des éléments *positifs* et *délimités d'avance*, se substitue le couple de *concepts signifiant/*

---

<sup>17</sup> Voir également notamment celles de Riedlinger (Saussure, 1997, p. 15-16), ainsi que, dans les notes préparatoires pour les cours de linguistique générale : « Quelle que soit sa nature plus particulière la langue, comme les autres sortes de signes, est avant tout un *système de valeurs*, et cela fixe sa place au phénomène. En effet toute espèce de valeur quoique usant d'éléments très différents n'a sa base que dans le milieu social et la puissance sociale. C'est la collectivité qui est créatrice de la valeur, ce qui signifie qu'elle n'existe pas *avant* ni *en dehors* d'elle, ni dans ses éléments décomposés ni chez les individus. » (Saussure, 2002, p. 290-291).

*signifié*, constitutif de la définition du signe comme un *articulus* d'un fragment de pensée et d'une phonie, et de la définition de la langue comme *division-combinaison*. La langue, *système de valeurs purement oppositives, relatives, négatives*, est ainsi définie comme un *fonctionnement* qui rend possible, *ensuite*, la signification, dont elle permet par là même de *théoriser* l'existence. Le paradoxe est, bien entendu, que c'est cet effet de fonctionnement qui préside au constat empirique qu'il y a, donnés en apparence, du son et du sens, constat empirique fondateur de la problématique des rapports *son/sens*, et qui a voilé de son évidence, jusqu'à Saussure, la problématique réellement linguistique. C'est cette dimension d'*obstacle épistémologique* du donné du son et du sens que nous semble pointer le terme de *caverne* que nous avons rencontré plus haut dans un passage des notes de Constantin du troisième cours, et que l'on trouve également dans les notes de Dégallier :

« Et **voici** la *caverne* (Bacon) contenant un piège c'est que <la> signification **nous apparaît comme contrepartie de l'image auditive** » (Saussure, 1967, p. 258).

Il semble cependant que cette illusion du donné premier et irréductible du *son* et du *sens* soit tenace, et il est à noter, notamment, que les grandes figures du structuralisme européen, et prétendument saussurien, que sont Hjelmslev, Jakobson et Martinet, pour différentes, voire sur certains points opposées que soient leurs théories, se rejoignent tous dans une commune oblitération du concept saussurien de *valeur*: d'une manière ou d'une autre, chez tous ces auteurs, la « valeur » est *positive*. Or, il nous semble, ainsi que nous l'avons posé plus haut, que la ténacité de cette *illusion* d'un donné du *son* et du *sens*, de la *positivité*, n'est pas sans rapport avec la spécificité et la nature de l'objet de la linguistique, la langue. C'est ce que reconnaît Saussure lui-même, qui pose la nécessité *logique* aussi bien que *pratique*, de cette *illusion de positivité*. Ainsi écrit-il dans « De l'essence double du langage » :

« Il me semble qu'on peut l'affirmer en le proposant à l'attention: on ne se pénétrera jamais assez de l'essence purement négative, purement *différentielle*, de chacun des éléments du langage auxquels nous accordons précipitamment une existence : il n'y en a aucun, dans aucun ordre, qui possède cette existence supposée – quoique peut-être, je l'admets, nous soyons appelés à reconnaître que, sans cette fiction, l'esprit se trouverait littéralement incapable de maîtriser une pareille somme de différences, où il n'y a nulle part à aucun moment un point de repère positif et ferme. » (Saussure, 2002, p. 64-65)

et de même quelques pages plus loin:

« Comme il n'y a aucune *unité* (de quelque ordre et de quelque nature qu'on l'imagine) qui repose sur autre chose que des *différences*, en réalité

l'unité est toujours imaginaire, la différence seule existe. Nous sommes forcés de procéder néanmoins à l'aide d'unités positives, sous peine d'être dès le début incapables de maîtriser la masse des faits. Mais il est essentiel de se rappeler que ces unités sont un expédient inévitable de notre [ ], et rien de plus : *aussitôt que l'on pose une unité, cela revient à dire que l'on convient de laisser de côté [ ]* pour prêter momentanément une existence séparée à [ ] » (Saussure, 2002, p. 83).

Saussure reconnaît ici la nécessité *pratique* du recours aux unités positives, qui vient sans cesse recouvrir la négativité du fonctionnement, ce « principe négatif qui est au fond du mécanisme de la langue » (Saussure, 2002, p. 71). Mais il en affirme également la nécessité *logique*, lorsqu'il pose, toujours dans « De l'essence double du langage », l'inhérence à la langue de ce jeu de la négativité et de la positivité, du fonctionnement et de son effet:

« Le phénomène d'*intégration* ou de postméditation-réflexion est le phénomène double qui résume toute la vie active du langage et par lequel 1° les signes existants évoquent MECANIQUEMENT, par le simple fait de leur présence et de l'état toujours accidentel de leurs DIFFERENCES à chaque moment de la langue, un nombre égal non pas de concepts, mais *de valeurs opposées pour notre esprit* [...] cette *opposition* de *valeurs* qui est un fait PUREMENT NEGATIF se transforme en fait positif, parce que chaque signe en évoquant une antithèse avec l'ensemble des autres signes comparables à une époque quelconque, en commençant par les catégories générales et en finissant par les catégories particulières, se trouve être délimité, *malgré nous*, dans sa valeur propre. Ainsi, dans une langue composée au total de deux signes, *ba* et *la*, la totalité des perceptions confuses de l'esprit viendra NECESSAIREMENT se ranger ou sous *ba* ou sous *la*. L'esprit trouvera, du simple fait qu'il existe une différence *ba/la* et qu'il n'en existe pas d'autre, un caractère distinctif lui permettant régulièrement de tout classer sous le premier ou sous un des deux chapitres (par exemple la distinction de *solide* et de *non solide*) ; à ce moment la somme de sa connaissance positive sera représentée par le caractère commun qu'il se trouve avoir attribué aux choses *la* ; ce caractère est positif, mais il n'a jamais cherché en réalité que le caractère négatif qui pût permettre de décider entre *ba* et *la* ; il n'a point essayé de réunir et de coordonner, il a uniquement voulu différencier. Or et enfin il n'a voulu différencier que parce que le fait matériel de la présence du signe l'y invitait et l'y amenait impérativement, en dehors de son [ ]

Dans chaque signe existant vient donc S'INTÉGRER, se postélaborer une valeur déterminée [ ], qui n'est jamais déterminée que par l'ensemble des signes présents ou absents au même moment » (Saussure, 2002, p. 87-88)

C'est à ce jeu de la négativité et de la positivité que renvoie le couple *différence/opposition*, que Saussure évoque dans le troisième cours:



« Grâce à ce que les différences se conditionnent les unes les autres, nous aurons quelque chose pouvant ressembler à des termes positifs par la mise en regard de telle différence de l'idée avec telle différence du signe. On pourra <alors> parler de l'opposition des termes et donc ne <pas> maintenir qu'il n'y a que des différences <(à cause de cet élément positif de la combinaison)>.<sup>18</sup> » (Saussure, 1993, p. 142).

La langue, et là est sa spécificité, est donc un objet fondamentalement *négatif*, un *pur fonctionnement*, mais un *fonctionnement* créateur cependant de *positivité* : positivité de la *signification* d'une part, positivité des *unités* que linguistes et parlants semblent manier d'autre part<sup>19</sup>. Or, dans cette perspective, il nous semble qu'une conséquence ultime du concept saussurien de *valeur* et de la définition qui lui est corrélatrice de la langue comme *fonctionnement*, est une irrémédiable *dualité* de la linguistique. Il semble en effet que cette dualité de la négativité et de la positivité ait pour corollaire logique une scission de la linguistique en *étude de la langue*, ou *linguistique* proprement dite, étude *scientifique* de la langue, et *étude des langues*, que l'on pourrait appeler *idiomologie*, et qui quant à elle, parce qu'elle est prise, par nécessité pratique aussi bien que logique, dans l'illusion de la *positivité*, est nécessairement *empirique*. Sans prétendre faire ici, en énonçant cela, plus que formuler une hypothèse épistémologique relativement à la nature et au statut de la linguistique<sup>20</sup>, nous pensons qu'il y a là une question extrêmement importante pour la linguistique, à laquelle nous confronte par exemple la comparaison de Saussure et du structuralisme, le premier initiateur, grâce au concept de *valeur*, d'une linguistique véritablement scientifique parce que fondée sur une problématique permettant une véritable définition de la langue, le second fondé au contraire sur une éviction de la dimension nodale de la valeur saussurienne, la négativité, sans que l'on puisse pour autant soutenir qu'il ne s'agit pas, de

<sup>18</sup> Voir également Saussure, 1972, p. 166.

<sup>19</sup> Voir encore Saussure, 2002, p. 65-66.

<sup>20</sup> On pourrait objecter que cette hypothèse semble contredite par certaines affirmations de Saussure, notamment par celles que l'on trouve dans les leçons du 4 et du 8 novembre 1910, du 28 avril 1911 (voir Saussure, 1993, p. 6-11, 73-74), et dans les premières pages de la première conférence à l'Université de Genève, de novembre 1891 (Saussure, 2002, p. 145-148). Il nous semble cependant que de tels énoncés, dans la mesure où ils présentent la langue comme une *généralisation* – et dans cette mesure seulement, car certaines formulations introduisent une autre dimension –, se situent, épistémologiquement parlant, en deçà de la démarche saussurienne de constitution du concept de langue, ce pour quoi il ne nous paraît pas légitime de se fonder sur ceux-ci pour appréhender le concept saussurien de langue. C'est le cas de nombreuses propositions « épistémologiques » de Saussure, telle, par exemple, celle selon laquelle *le point de vue crée l'objet*. Le rapport entre la démarche saussurienne de *conceptualisation* de la langue, et les propositions d'ordre épistémologique qu'il formule mériterait une étude détaillée – que nous avons pour projet de proposer à une autre occasion –, où il faudrait notamment interroger la place respective et l'articulation de la *linguistique statique* et de la *linguistique générale* (voir Saussure, 1993, p. 125-126), ainsi que le rapport de celles-ci avec la *grammaire générale*, aussi bien qu'avec la plus moderne *typologie linguistique*.

part et d'autre, quoique différemment, de linguistique. Dans la perspective de cette hypothèse, la linguistique proprement dite, par opposition à l'idiomologie, serait une *science pauvre*, c'est-à-dire au champ d'extension relativement restreint – nous pensons qu'il serait à peu de choses près couvert par certaines propositions saussuriennes, c'est-à-dire par la définition de la langue et l'énoncé des implications de celle-ci pour la linguistique. Science pauvre, la linguistique offre cependant aux sciences connexes, un objet *constitué*, et constitué *en tant que linguistique*, de sorte qu'il peut servir de base ou de référence à leurs élaborations théoriques. C'est là selon nous, ainsi que nous l'avons posé plus haut, le second pan de l'actualité scientifique de Saussure, de l'existence duquel la théorie de la psychose du psychanalyste Alain Manier nous semble témoigner.

#### **4- La langue, objet objectivable pour d'autres sciences : l'exemple de la théorie de la psychose d'Alain Manier**

Ainsi que nous l'avons posé en introduction, la théorie de Manier nous a intéressée en ce qu'elle témoigne d'un type inédit de rapport entre linguistique et psychanalyse. Il s'agit en effet d'une *réelle utilisation* de la théorie saussurienne, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de retravailler les concepts saussuriens pour les adapter à un autre objet, mais de les reprendre sans modification afin de les faire fonctionner d'un point de vue autre que le point de vue linguistique, et posé explicitement comme tel. Manier fait en effet fonctionner la définition saussurienne de la langue d'un point de vue, non plus linguistique, mais psychanalytique, c'est-à-dire en vue d'une élaboration théorique qui concerne non la *langue* mais le *locuteur*.

Le point de départ de Manier est cette phrase, mainte fois entendue de patients psychotiques: « Je ne peux pas parler et penser en même temps. », phrase dont il se rend compte qu'elle pose avant tout un problème de linguistique, ce qui l'incite à se tourner vers la théorie saussurienne, et en particulier vers la « fiction théorique » du *Cours de linguistique générale* que nous avons citée plus haut, c'est-à-dire le paragraphe 1 du quatrième chapitre de la deuxième partie, intitulé « La langue comme pensée organisée dans la matière phonique<sup>21</sup> ». De ce paragraphe, Manier retient notamment<sup>22</sup>: (1) la définition de la langue comme *fonctionnement*, (2) la distinction entre *langue*, *idée (pensée)* et *son*, ces deux derniers éléments entrant en jeu dans le fonctionnement de la langue, sans que celle-ci se confonde avec eux puisqu'elle se définit précisément comme leur *articulation*, ce terme signifiant pour Manier à la fois *délimitation* et *combinaison*, et renvoyant ainsi pour lui à cette *division-combinaison* qui est le « fait linguistique<sup>23</sup> », enfin (3) les lois de fonctionnement de la langue que sont

---

<sup>21</sup> Voir Manier, 1995, p. 24-27.

<sup>22</sup> Voir Manier, 1995, p. 28-32.

<sup>23</sup> Claudine Normand utilise le terme *articulation* de manière analogue. Voir Normand, 1995, p. 82-83.

l'arbitraire et le codage social, corollaires, ainsi qu'on l'a vu plus haut, du concept de *valeur*. Il nous semble que l'on retrouve bien, dans cette analyse, la radicalité de la définition saussurienne de la langue comme *système de valeurs purement oppositives, relatives, négatives*, et comme *fonctionnement socialement réglé*. Or, Manier, se plaçant du côté du locuteur, trouve dans cette définition une représentation de « l'état de constitution et de fonctionnement normaux de la langue » (Manier, 1995, p. 33): la langue vient servir d'intermédiaire entre la pensée et le son, en eux-mêmes « nébuleux » et « chaotiques », de telle sorte que se découpent des unités, et que pensée et son s'accouplent selon un code socialement arbitraire. Autrement dit, il trouve dans cette définition de la *langue*, objet de la *linguistique*, les éléments d'une définition du *langage*, objet de la *psychanalyse*<sup>24</sup>, ce qui lui permet de poser que le *langage* suppose un *fonctionnement langagier*, fonctionnement langagier qu'il définit, en s'appuyant sur la définition saussurienne de la langue, comme une *articulation socialement codée de la pensée et du son*. Et c'est à partir d'une telle représentation du *fonctionnement normal* du langage qu'il va pouvoir concevoir puis théoriser la possibilité et les causes d'un *non fonctionnement pathologique du langage*. Manier pose en effet que ce fonctionnement langagier peut ne pas advenir, de sorte que quelque chose de tel que l'état psychotique peut exister. C'est que si le signe est arbitraire et que la langue (ou le langage) est un *fonctionnement socialement réglé*, alors si tout enfant vient au monde avec une essence d'être langagier, « il lui reste [...] à se socialiser d'être langagier en être parlant » (Manier, 1995, p. 35) grâce à la relation à l'autre, ce qui implique de « passer contrat avec les membres de la communauté » (Manier, 1995, p. 37), ce contrat originel « de parler le même langage, c'est-à-dire de coder de la même façon le lien en lui-même immotivé qui unit en un apparent tout-un une pensée à une phonie » (Manier, 1995, p. 37). Et si ce contrat n'a pas lieu, si le fonctionnement langagier n'advient pas, alors s'inscrit de manière irrévocable dans le psychisme de l'enfant la *non articulation de la pensée et du langage*, et se noue pour l'enfant un destin de psychotique, la psychose se définissant comme une « absence d'articulation arbitraire socialement codée » (Manier, 1995, p. 38).

La définition saussurienne de la langue comme *fonctionnement*, dont la pierre de touche est le concept de *valeur*, permet donc, si l'on se déplace de la *langue* (point de vue linguistique) au *locuteur* (point de vue psychanalytique), une théorisation du *fonctionnement langagier*, et ainsi la découverte (qui, là encore, fait *rupture*, cette fois dans l'histoire de la psychanalyse) que ce fonctionnement n'est pas un *donné*, autrement dit que si tout homme est parlant, il n'en est pas pour autant *langagier*. S'ouvre ainsi la possibilité d'une meilleure compréhension de la *folie*, en même temps que s'inaugure, avec la définition

---

<sup>24</sup> Voir dans *Le Jour où l'espace a coupé le temps*: « Pour le langage, je reprendrai tout à fait la définition que Saussure a donnée de ce qu'il nomme langue: "Le domaine des articulations"..."radicalement arbitraires" et codées de façon exclusivement sociale. » (Manier, 1995, p. 57-58).

de la psychose comme un trouble du langage et non plus comme un trouble mental, une révolution au sein des champs psychanalytique et psychiatrique, quant à l'étiologie et au traitement des psychoses.

Il nous semble donc possible de poser que le concept de *valeur* constitue une véritable *rupture épistémologique* dans l'histoire des théories du langage. Instaurant la fondamentale *négativité* des unités linguistiques, il est en effet constitutif de la définition saussurienne de la langue dans sa radicale nouveauté : la définition de la langue comme *fonctionnement*, qui permet de rompre, pour la première fois dans l'histoire des théories du langage, avec la problématique des rapports *son/sens*, et ainsi de constituer une linguistique réellement scientifique qui soit en mesure de *théoriser* le fait linguistique, ce donné du son et du sens qui restait à *construire*. A cette définition de la langue comme *fonctionnement*, répond un jeu de recouvrement du *fonctionnement* par ses *effets*, une dialectique de la *négativité* et de la *positivité*, qui oblige, ce nous a semblé, à prendre acte d'une irrémédiable dualité de la linguistique, à la fois *théorie de la langue* et *étude des langues*, *linguistique* et *idiomologie*. Il nous semble que cette dualité de la linguistique, cette nécessité *théorique* (c'est-à-dire qui découle *logiquement* de la définition même de la langue) du caractère *empirique* de l'étude des langues est un élément d'explication aussi bien de l'insistance de la théorie saussurienne que des nombreux « dépassements » et critiques qu'elle ne cesse de susciter et qui ont rythmé la linguistique du vingtième siècle. « Dépasser » Saussure, en effet, c'est tout à la fois reconnaître et refuser la dualité de la linguistique, l'impossibilité *constitutive* d'une *continuité* entre *étude de la langue* et *étude des langues*. Enfin, si la *linguistique*, au sens restreint que nous lui avons donné ici, est une science *pauvre*, elle a pu, dans la délimitation même de son champ, corrélatrice de l'ouverture d'un espace de *théorisation*, produire une définition de la langue qui soit *objectivable* pour d'autres sciences, et dont la théorie de la psychose d'Alain Manier nous semble démontrer la fécondité pour l'appréhension de l'humain dans sa dimension d'*être parlant*.

## **ANNE-GAËLLE TOUTAIN. VALUE AND FUNCTIONING: NOVELTY, CONSEQUENCES AND POTENTIAL OF THE SAUSSURIAN DEFINITION OF THE *LANGUE* SAUSSURE'S SCIENTIFIC RELEVANCY TODAY**

**Abstract:** *In this article we analyze the Saussurian concept of value as being at the foundation of the radical and new Saussurian definition of the Langue as a functioning in itself. We look at the implications of such a definition for linguistics and, more generally, for the understanding of the human being as a talking being. We try to show that the Saussurian definition of the Langue amounts to a rupture with the traditional sound/meaning problematics and, thus, a theorization of the linguistic fact, of which sound and meaning, as linguistic entities, appear to be effects. Furthermore, we find it possible to state that such a definition, as it implies a fundamental*

*negativity of the linguistic units, makes it necessary to note an irremediable duality : linguistics are at the same time scientific (linguistics in the proper sense of the word) and empirical (an idiomology). Finally, we try, through a short presentation of the psychoanalyst Alain Manier's theory on psychosis, to underline how useful the Saussurian definition of the Langue is for psychoanalysis. In doing so, we illustrate an important aspect of what makes Saussure's theory still relevant today: thanks to his theory, the Langue has been established as a linguistic object, which is thus objectivizable by other sciences.*

**Keywords:** *negativity, theorization, problematics, idiomology, psychosis.*

## **ANNE-GAËLLE TOUTAIN. VALOR E FUNCIONAMENTO: NOVIDADE, IMPLICAÇÕES E FECUNDIDADE DA DEFINIÇÃO SAUSSURIANA DA LÍNGUA OU DA ATUALIDADE CIENTÍFICA DE SAUSSURE**

**Resumo :** *Este artigo propõe uma análise do conceito saussuriano de valor – na medida em que ele é constitutivo da novidade e da radicalidade da definição saussuriana da língua como funcionamento – assim que das implicações de uma tal definição para a linguística, e, mais amplamente, para a apreensão do humano em sua dimensão de ser falante. Nós tentaremos mostrar que a definição saussuriana da língua permite uma ruptura com respeito à problemática tradicional das relações som/sentido, e, correlativamente, uma teorização do fato linguístico na qual som e sentido aparecem, em tanto que linguísticos, como efeitos. Por outro lado, nos parece possível postular que uma tal definição, implicando uma negatividade fundamental das unidades linguísticas, nos obriga à reconhecer a irremediável dualidade da linguística, ao mesmo tempo científica (linguística propriamente dita) e empírica (idiomologia). Enfim, nós tentaremos, através de uma breve apresentação da teoria da psicose do psicanalista Alain Manier, colocar em evidência a fecundidade da definição saussuriana da língua para a psicanálise, ilustrando desta maneira um aspecto importante da atualidade científica de Saussure : a existência, graças à sua teoria, de um objeto constituído como linguístico, e, assim, objetivável por outras ciências.*

**Palavras-chave :** *negatividade, teorização, problemática, idiomologia, psicose.*

## **Références**

GODEL, R. *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*. Genève: Droz, 1957 [1969]. 283 p.

MANIER, A. *Le Jour où l'espace a coupé le temps*. Plancoët: La Tempérance, 1995. 190 p.

NORMAND, Cl. « Le Cours de linguistique générale. Métaphores et métalangage ». *Langages*, Paris, n. 120, p. 78-90, 1995.

NORMAND, Cl. *Saussure*. Paris : Les Belles Lettres, 2000 [2004]. 174 p.

SAUSSURE, F. (de). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot, 1972<sup>25</sup> [1995]. XVIII + 520 p.

SAUSSURE, F. (de). *Cours de linguistique générale*. Wiesbaden : Otto Harrassowitz, 1967/1974. XII + 515 p./51 + VIII p.

SAUSSURE, F. (de). *Troisième Cours de linguistique générale (1910-1911)*, d'après les cahiers d'Emile Constantin. Oxford, New York, Séoul, Tokyo : Pergamon press, 1993. XXIII + 173 p.

SAUSSURE, F. (de). *Premier Cours de linguistique générale (1907)*, d'après les cahiers d'Albert Riedlinger. Oxford, New York, Séoul, Tokyo : Pergamon, 1996. XIV + 166 p.

SAUSSURE, F. (de). *Deuxième Cours de linguistique générale (1908-1909)*, d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois. Oxford, New York, Tokyo : Pergamon, 1997. XVI + 192 p.

SAUSSURE, F. (de). *Écrits de linguistique générale*. Paris : Gallimard, 2002. 353 p.

SAUSSURE, F. (de) & CONSTANTIN, E. « Ferdinand de Saussure : Notes préparatoires pour le cours de linguistique générale 1910-1911, Emile Constantin : Linguistique générale. Cours de M. le professeur de Saussure 1910-1911 ». *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Genève, n. 58, p. 83-289, 2005.

---

<sup>25</sup> La première édition du *Cours de linguistique générale* date de 1916. Les suivantes (la seconde édition date de 1922) s'en distinguent par quelques modifications mineures et une pagination différente. 1972 est la date de la première édition française – l'édition italienne datant de 1967 – qui soit accompagnée de l'apparat critique de Tullio de Mauro.